

L'annexion de la Bosnie Herzégovine par l'Empire Austro-Hongrois en 1907 : Un état de crise et les prémices d'une Europe libre, démocratique et pluriculturelle par Kosta JOVICIC (1893-1977), Dirigeant de « Narodna Odbrana », membre de « Mlada Bosna » et Trésorier de « Srpski Soko ». Traduction et accompagnement dirigés par Grégoire JOVICIC.

Conformément à son Serment, Kosta JOVICIC, ne livrera pas les secrets des organisations Narodna Odbrana et Ujedinjenje ili Smrt qu'ils emportera avec lui lors de son décès en 1977. Néanmoins, l'ouverture des archives nationales par les membres de la Communauté internationale permettent aujourd'hui de les imaginer ou du moins pouvoir les cerner

REMERCIEMENTS

Javier PEREZ de CUELLAR, Ancien Secrétaire Général des Nations Unies
Général René GOBILLARD, Commandant de la FORPRONU à Sarajevo,
Envoyé Spécial de François MITTERRAND, Président de la République
Française, en Bosnie Herzégovine.

Attaché Militaire, Ambassade de France, Belgrade, Yougoslavie
Service des Traités internationaux, Ministère des Affaires Etrangères,
République Française

Centre de documentation des armées de terre, Paris, France

Professeur Predrag PALAVESTRA, Académicien, Académie des Sciences et
des Arts de Serbie, auteur de « Littérature de Mlada Bosna », Directeur de
l'Institut pour la littérature et les arts de Belgrade, Yougoslavie

Professeur Milorad EKMECIC, Académicien, Académie des Sciences et des
Arts, Belgrade, Yougoslavie

Professeur Slavenko TERZIC, Ph. D., Directeur de l'Institut de l'Histoire,
Académie des Sciences et des Arts de Serbie, Yougoslavie

Gordana TOMOVIC, Directrice du centre de documentation, Institut de
l'Histoire, Académie des sciences et des Arts de Serbie, Belgrade,
Yougoslavie

Biljana GORDJEVIC, Directrice de la Fondation Ivo ANDRIC, Belgrade

Ljubica JOVICIC, Ancienne Présidente de la Cour Suprême de la
République Fédérale de Yougoslavie, section commerciale

Stojanka RADOSEVIC, Directrice du Musée de l'histoire de Serbie,
Belgrade, Yougoslavie

Slobodan SCHOJA, Ambassadeur de Bosnie Herzégovine en France

Igor MILOSEVIC, Chercheur et Historien, Musée de l'histoire de Serbie

Jovanka JOVICIC, Belgrade

Joco et Simone JOVICIC, Paris

Robert MILIN, Ottawa

Slobodan et Radmila LAZAREVIC, Cinéastes et historiens d'art, Belgrade,
Yougoslavie

Milena MILANOVIC, Directrice de KO JE KO u SRBIJU (Who's Who en
Serbie), Belgrade, Yougoslavie

Katarina TRAJKOVIC-KOVCIN, Médiathèque, Centre Culturel Français,
Belgrade, Yougoslavie

Dragana JOVIC, Institutrice, Belgrade

Josip LENASI, Ingénieur, Belgrade, Yougoslavie

Sonja HADJINI, Traductrice, Paris

Kosta BABIC, Auteur et Compositeur, Belgrade, Yougoslavie

TABLE DES MATIERES

1. PREFACE
2. LA SERBIE ET LES BALKANS, PROIE DES PUISSANCES OCCIDENTALES ET OBJET DE MULTIPLES MARCHANDAGES DEPUIS 1870
3. LE DECLIN DE L'EMPIRE AUSTRO HONGROIS
4. TENTATIVE DE RENAISSANCE DE L'EMPIRE PAR L'ANNEXION DE LA BOSNIE HERZEGOVINE
5. CRISE DE L'ANNEXION DE 1907
6. LA REPLIQUE SERBE
7. L'ASSASSINAT DE L'ARCHIDUC FRANCOIS FERDINAND
8. L'ARRESTATIONLE JUGEMENT
9. LA LIBERATION ET LA LIBERTE

LA SERBIE ET LES BALKANS PROIE DES PUISSANCES OCCIDENTALES ET OBJET DE MULTIPLES MARCHANDAGES DEPUIS 1870

En 1855, l'empereur d'Autriche Hongrie, François Joseph conclut un concordat avec le Vatican qui remettait aux mains des Jésuites le système éducatif tout entier, la juridiction matrimoniale et la supervision intellectuelle de l'empire. Les opposants à la dynastie qualifièrent ce traité de « Canossa imprimé ». Néanmoins sa mise ne œuvre lui permettait d'accroître son influence dans les Balkans et lui donnait des moyens pressions afin que des lois visant à convertir des populations entières Orthodoxes soient décrétées. Cette influence du Vatican et ses « visées impérialistes » culmineront en 1941 lorsque le premier camps de la mort de la seconde guerre mondiale ouvrit ses portes à Jasenovac en Croatie. Il est vrai que l'Etat Indépendant de Croatie, présidé par Ante Pavelic, satellite du III ème Reich, vient de naître et que sa politique vis-à-vis des Serbes est sans ambiguïtés : un tiers des Serbes doit être exterminé, un second tiers doit se convertir au Catholicisme et le dernier doit rester en l'état. Génocide planifié sans précédent, près de 200 000 Serbes Orthodoxes y périrent. Parmi les principaux animateurs de ce génocide on notera la présence du Nonce Apostolique en Croatie qui deviendra lui-même Commandant de ce camp et l'Archevêque Stepinac, le conseiller spirituel de l'état fasciste de Croatie lui-même nommé par le Pape Pie XII. Alors que la communauté internationale jugera, à bon droit, les crimes commis à l'encontre de la communauté Juive, rien ne sera fait pour ceux commis à l'encontre de la communauté Serbe. Ce n'est qu'en 1980, que l'affaire « Kurt Waldheim » fait jour et que l'opinion internationale apprends que des crimes de guerre auraient été commis dans les Balkans. En 1945, vaincus par les « partisans titistes », les fascistes Oustachis et Ante Pavelic, leur célèbre chef, battent retraite et déposent leur trésor de guerre à l'IOR (Institut des Œuvres Religieuses – Banque du Vatican). Certains diront qu'en 1991, lorsque la Croatie deviendra indépendante que ce trésor, résultant de la spoliation des biens Serbes durant le conflit fût restitué « rubis sur ongle » à Franjo Tudjman, Premier Présent de la « Croatie libre et démocratique ». Ce n'est qu'en 1992 que sera publié pour la première fois aux Etats Unis, « The Yugoslav Auschwitz and the Vatican », ainsi qu'en Allemagne « Jasenovac – das Jugoslawische Auschwitz und der Vatikan », l'œuvre historique de Vladimir Dedijer en la matière. Officier chez les Partisans, membre du parti communiste Yougoslave, Ministre de la propagande du Gouvernement de Milovan Djilas (Premier Ministre de Tito), Vladimir Dedijer avait pu être un témoin direct des faits et rassembler documents et preuves irréfutables de ce génocide et de l'implication de la hiérarchie catholique toute entière dans sa mise en œuvre. Lorsque le Gouvernement Djilas tombe, Vladimir Dedijer devient Directeur de l'Institut Historique de Belgrade et historien.

Revenons un siècle plus tôt, car profitant de la guerre Franco - Allemande de 1870, le gouvernement Russe déclara nulles les clauses du Traité de Paris. La neutralité de la mer noire prit fin officiellement en Mars 1871.

En 1873, les empereurs d'Autriche – Hongrie, de Russie et d'Allemagne signent un traité qui restera d'une faible portée, la diplomatie Tsariste étant alors absorbée par la problématique des Balkans, ou elle appuie les mouvements nationaux contre l'empire Ottoman. A la suite de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1875, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro en 1876, prennent les armes contre l'empire Ottoman appuyés financièrement et militairement (collecte de fonds, levée de volontaires) par la Russie dont l'opinion soutient fortement « les frères Slaves ». A son tour, pour consolider son influence dans les Balkans, elle déclare la guerre à l'empire Ottoman et après une campagne dure et victorieuse (1877-1878) lui impose le traité de San Stéfano et la création d'une grande Bulgarie.

L'Angleterre, L'Allemagne et l'Autriche – Hongrie insatisfaites de ce traité imposaient à leur tour à la Russie la conférence diplomatique de Berlin du 13 Juin au 13 Juillet 1878 qui révisait les clauses du traité . Par celui-ci, l'empire Ottoman accordait de grands avantages à la Russie victorieuse et aux Slaves des Balkans. La création de la grande Bulgarie ouvrait à la Russie l'accès de la Méditerranée. L'Angleterre et l'Autriche se dressèrent contre les excès des prétentions Russes qui menaçaient l'équilibre des forces dans les Balkans, ou l'Autriche cherchait à pénétrer, et dans la Méditerranée, que l'Angleterre désirait laisser libre à la navigation. Contre la Russie victorieuse, se forma une véritable coalition diplomatique. Entre la Russie et ses adversaires, Bismarck se posa en médiateur, ne voulant être qu'un « honnête courtier ». Le Tsar et son chancelier Gorthakov finirent par accepter de soumettre le traité de San Stéfano à un congrès qui se tint à Berlin. Bismarck le présida avec une virtuosité brutale et affecta de mener les débats dans l'intérêt de l'Europe. Les principaux négociateurs furent Lord Beaconsfield (Disraeli) pour l'Angleterre, Andrassy pour l'Autriche - Hongrie... En contrepartie de la ratification par les puissances occidentales des conquêtes Russes, la Bulgarie sera réduite, ne sera pas indépendante mais autonome. Seront également annexées par la Russie les districts de Batoum, Kars et Ardahan à sa frontière Caucasienne, ainsi que le sud de la Bessarabie, qu'elle avait dû céder après la guerre de Crimée.

L'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro fût reconnue mais on créa entre ces deux derniers états un district Musulman, le vilayet (Sandjak) de Novi Pazar occupé par les troupes de l'Autriche Hongrie qui recevait en outre « à titre provisoire » le droit d'administrer la Bosnie et l'Herzégovine. L'empire perdait dans la région toute souveraineté... L'article 62 réserva le protectorat de la France sur les lieux

saints. Par le traité du 4 juin 1878, la Grande Bretagne se faisait remettre l'île de Chypre.

Les traités de Paris du 30 Mars 1856 et de Londres du 13 Mars 1871 sont maintenus dans toutes leurs dispositions.

Cette demi -solution bien que permettant à la Serbie d'accéder à son désir d'indépendance la rendait totalement dépendante de l'Autriche Hongrie pour son commerce extérieur et marquait le début de son expansionnisme dans les Balkans . Le Sandjak lui interdisait l'utilisation du Monténégro (pays frère) comme débouché sur la mer et seul le Danube permettait une circulation des marchandises vers l'Europe occidentale et permettait à l'Autriche - Hongrie de surveiller l'empire ottoman décadant ainsi que ces deux états naissants.

La Serbie, qui n'est pas une partie prenante au traité, était de par sa naissance un état hybride et la conférence de Berlin ne solutionnait que très provisoirement la problématique Balkanique. Elle recevait les territoires définis dans son article 36. La Russie compta considérablement dans son indépendance mais celle-ci conclue ne s'en occupera guère plus au point de provoquer une humiliation insupportable au sein de la dynastie régnante Obrenovic et un « traître » rapprochement avec l'Autriche - Hongrie.

Contrairement à l'usage, la communauté internationale ne fait aucun don à la Serbie et lui fait peser dès sa naissance le poids de la dette Ottomane par application des articles 38 et 42 du même traité.

Dans son journal, le délégué Autrichien à la conférence Joseph Freiherr von Schwegel résuma la position de la Serbie du point de vue des Habsbourg : « 12 Juillet 1878... A mon avis, il est de la plus haute importance que la race Serbe n'étende pas son influence en dehors de notre propre sphère ; en conséquence , il est important que nous ayons un pied en Bosnie et en Hercégovine afin d'établir notre influence décisive dans cette partie du monde ». La mise en œuvre de cette recommandation commencera dans des conditions indéterminées par la conclusion le 16 Juin 1881 d'une convention secrète qui remettait virtuellement la conduite des Affaires Etrangères de la Serbie aux mains des Austro-Hongrois. Aux termes de l'article 4, il promettait que « sans accord préalable avec l'Autriche Hongrie, la Serbie ne négocierait et ne conclurait aucun traité politique avec un autre gouvernement, n'admettrait sur son territoire , régulière ou irrégulière, fût-elle composée de volontaires ». La Serbie renonçait en même temps à ses droits « naturels » sur la bosnie et l'Herzégovine. L'article 2 de la convention secrète stipulait que la Serbie ne tolérerait aucune intrigue politique, religieuse ou autre, prenant son territoire comme point de départ et pouvant être dirigée contre la monarchie austro-hongroise, englobant la bosnie, l'Herzégovine et le Sandjak de Novi Pazar. Le prince Serbe Milan

Obrenovic, signataire de cette convention était alors renversé par un coup d'état le 1^{er} Avril 1893 par le Roi Alexandre Obrenovic avant même d'avoir atteint sa majorité.

La France vaincue par l'Allemagne en 1870, absente des négociations et le compromis obtenu entre la Russie et ses ennemis enterraient la « Grande Serbie » telle qu'elle aurait du exister lors du départ des troupes de l'empire Ottoman. En effet par application de l'article 25 du traité, les provinces de Bosnie et d'Herzégovine, peuplées majoritairement de Serbes, seront administrées et occupées par l'Autriche-Hongrie. L'absence d'identité Serbe internationalement reconnue pour les peuplades de cette province allait bientôt devenir une revendication populaire à l'origine de nombreux troubles ultérieurs et à la multiplication des Sociétés Secrètes.

En 1890, l'Archiduc François Ferdinand devient l'héritier présomptif du trône. Le 25 Octobre 1895, L'Archiduc se plaint de son impopularité chez les Hongrois tout en se glorifiant en écrivant : « *Je ne recherche pas le respect d'un pareil peuple* » et exprime ainsi publiquement son aversion pour les peuples de Hongrie.

Le 19 Avril 1900, *le reichpost*, principal organe des socialistes chrétiens Autrichiens, déclara que l'Archiduc avait parfaitement le droit de combattre « les libéraux, les Juifs, les francs-maçons, ainsi que les antiautrichiens et anticatholiques ». Ces déclarations firent rapidement le tour de l'Europe et de l'empire. Elles firent que depuis l'Archiduc avait de nombreux ennemis tout autant que d'admirateurs. Le même article fut publié en France par deux autres journaux de province. La presse catholique Française prit énergiquement le parti de François Ferdinand. Le 20 Avril *la libre parole* fit le commentaire suivant :

Depuis longtemps, l'Archiduc a été traité comme un objet de haine par la clique prusso - hongroise... On est entrain d'organiser une furieuse campagne contre lui parce qu'il a décidé de ne pas jouer le rôle d'un muet ... La clique judéo - prusso - maçonnique est résolue à aller encore plus loin et à attaquer tous les membres de la famille impériale suspects d'avoir la volonté, l'énergie et les idées appropriées à leur rang et à leur mission... On fait même pression sur l'empereur pour qu'il désavoue l'Archiduc.

A la même époque, sous l'impulsion de Benjamin KALLAY, intellectuel dans les cercles proches du pouvoir à Vienne, l'Autriche Hongrie développe une propagande internationale scientifique se fondant sur une doctrine idéologique faisant croire à l'existence d'une obligation « supérieure » de l'empire à civiliser les Balkans. KALLAY fit propager dans l'Europe Entière des stéréotypes visant à démontrer l'existence de cultures orientales et occidentales antagonistes dont les dernières seraient supérieures. Le régime prit de nombreuses mesures afin d'effacer toutes

les prédominances Serbes de toutes ces régions parce que l'Ouest avaient toujours considéré la Bosnie Herzégovine comme une terre Serbe.

Se tramait une annexion pure et simple, susceptible d'autres, visant à créer la troisième branche (méditerranéenne) de l'empire après l'Autriche et l'Hongrie.

LA CRISE DE L'ANNEXION DE LA BOSNIE HERZEGOVINE

L'Autriche - Hongrie annexait unilatéralement en 1907 la Bosnie et l'Herzégovine et ses relations avec la Serbie devenaient particulièrement tendues. La répression à l'encontre des opposants à l'annexion était féroce et de nombreuses sociétés secrètes devenaient de plus en plus actives (Srpski Soko, Mlada Bosna, Narodne Odbrane, Ujedinjenje ili Smrt [Crna Ruka], ect...). Elles réclamaient majoritairement le rattachement de la province à la Serbie et le départ de l'occupant.

L'annexion a surpris le peuple Serbe comme si la foudre était tombée un jour de ciel bleu. L'inquiétude avait atteint son apogée. Au lendemain de l'événement, ils ne cessaient de parler entre eux de l'audace que les "bosch" avaient eu de l'annexer purement et simplement, sans aucune autre forme de procès.

Cependant l'implication d'Abdul Hamid n'avait étonné personne. Le dernier sultan de l'empire Ottoman était prêt à n'importe quoi pour une poignée d'argent. Le peuple Serbe ni même la majeure partie des musulmans de Bosnie n'avaient une bonne opinion de lui. Il était tellement avare que nous aurions dû nous attendre à une telle attitude de sa part. Nous nous doutions également que le représentant en Turquie de l'empire austro-hongrois, le Comte Palavicini, le meilleur diplomate Autrichien, avait eu sa part de responsabilité dans l'annexion. Le défunt Skaric, journaliste et humoriste de Sarajevo, très connu de nous tous pour son sens critique et son ironie, avait dans l'un de ses articles commenté une discussion entre Palavicini et Abdul Hamid durant laquelle le premier avait demandé au second : " Quel est votre plat préféré ?" et avait répondu lui même " une dinde endiablée...".

Les serbes de Bosnie n'avaient pas imaginé une seule seconde que l'Autriche-Hongrie parviendrait à s'emparer de leur contrée sans mener la guerre contre les Turcs. Et pourtant c'était chose faite. Nous comprîmes alors que le choc que nous avons subi nous conduirait à une longue bataille contre l'occupant et à nous battre au prix de nombreuses victimes.

Il fallait réveiller le peuple Serbe des siècles d'occupation et de soumission, l'informer de ce que représentait le geste de l'empire austro hongrois pour nous. Nous devons accepter les pertes humaines et convaincre les plus jeunes comme les plus âgés , que nous arriverions à rien sans une lutte acharnée.

Ainsi la seule issue possible pour nous était de surprendre l'ennemi comme ils nous avaient surpris.

Des salles de lecture où nous nous rassemblions furent ouvertes. Elles nous permettaient de nous informer auprès des leaders de la lutte qui nous attendait. Leur ouverture avait accéléré la création d'écoles Serbes. Nous travaillions avec acharnement et demandions conseil auprès de Sarajevo et Tuzla.

Peu de temps après l'association "Srpski Soko" fut créée et débuta ses activités. Les jeunes comme les plus âgés furent appelés à participer à son développement. On exigeait de chaque frère Serbe de l'aider en donnant tout de lui-même dans la cause qu'il défendait. Ainsi ce furent de véritables sections de la jeunesse qui furent organisées. Elles n'agissaient jamais avant d'avoir consulté "les anciens" jugés plus expérimentés.

La jeunesse s'impliquait dans cette lutte qui permettrait de réaliser le souhait très ancien d'un peuple soumis depuis toujours. Le temps était venu aux Serbes de montrer leur volonté et de prouver aux "Bosch" qu'ils n'acceptaient pas d'être utilisés à des fins de règlement de compte. Ils étaient enfin prêts à gagner leur liberté et ce même au prix de nombreuses pertes humaines.

Notre solidarité et notre union me faisaient croire en notre réussite. C'est donc dans cet état d'esprit que nous nous approchions de la première guerre mondiale.

La propagande de KELLAY reprit en 1910 par la publication, le 15 Février 1910, sous la signature « Pérégrinus », -pseudonyme qui cache une haute personnalité de l'Empire-, un article intitulé : « les Etats-Unis Danubiens ». Celle-ci visait à justifier au yeux de la Communauté internationale l'existence à moyen terme des « Etats-Unis ». Il s'agissait d'une solution nouvelle des Habsbourg de la question d'Orient : la constitution d'une fédération Balkanique qui engloberait, la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie. D'après ce projet, les « Etats-Unis Danubiens » conserveraient chacun leur dynastie, leurs parlements, mais seraient rattachés à l'empire austro-Hongrois, par des liens analogues à ceux qui unissent les Etats de l'Allemagne du Sud à la Prusse. Ils formeraient avec l'empire des Habsbourg un « zollverein » ayant des douanes et une banque commune.

La première guerre Balkanique (1912-1913), conduite par la Serbie, la Bulgarie permettait à la Serbie de récupérer le Sandjak et le Kosovo selon le traité de Londres du 30 Mai 1913.

En 1910, lors des obsèques d'Edouard VII, au Royaume Uni, l'Archiduc écrit un rapport à l'empereur sur ses rencontres avec les souverains Européens. « *Contrairement à l'usage Anglais, le diner était excellent et l'atmosphère très gaie... quant au Kronprinz Serbe, Il n'est qu'une mauvaise copie d'un bohémien...* ». L'Archiduc révélait ce jour son

aversion profonde pour le peuple Serbe. Il en paierait quelques années plus tard le plein prix.

Peu d'hommes publics ont eu autant d'ennemis, dans leur pays et à l'étranger que l'Archiduc. Son caractère et ses idées politiques ont fait l'objet de vives controverses entre historiens, surtout après sa mort violente.

Le 2 Avril 1913, un rapport secret Allemand est intercepté par les Autorités Françaises dressant le panorama et le calendrier des années à venir : Aperçu rétrospectif sur les armements successifs provoqués par la conférence d'Algésiras, l'affaire d'Agadir et la guerre balkanique. Nécessité d'accomplir un nouvel effort, d'habituer l'opinion publique à l'idée de guerre, de susciter des troubles dans les colonies françaises ou anglaises et de prévoir l'invasion de la Belgique et de la Hollande.

L'année 1914 arriva et nous pressentions que la fatalité allait frapper notre peuple .En avril 1914, nous apprîmes que les serbes du Kosovo s'apprêtaient à fêter le 28 juin (Vidovdan) le deuxième anniversaire de leur libération de l'empire ottoman. Au même moment, les autorités militaires austro-hongroises ont commencé le recrutement de jeunes soldats qui avaient atteint 21 ans. Je figurais parmi ces derniers et le 15 avril la commission me déclara apte au service.

Ma convocation était prévue pour septembre...

(1) la construction Européenne ne prend-elle pas sa source dans l'expérience Yougoslave, l'éclatement de l'Ex-yougoslavie ne devrait-il pas inspirer nos politiques ?

Le 28 Juin 1914, Gavrilo PRINCIP de « mlada bosna » (Jeune Bosnie) assassinait l'Archiduc en visite à Sarajevo, afin de protester contre la politique impérialiste de l'Autriche Hongrie et de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Crime politique parfait ? bien que les auteurs du crime aient tous été identifiés et jugés, la multitude d'ennemis que pouvait entretenir l'Archiduc n'a jamais permis d'identifier même quatre vingt années après les faits qui étaient les véritables commanditaires de l'attentat.

Les historiens ont trouvé six groupes d'instigateurs possibles ; ils prétendent que chacun d'entre eux, ou plusieurs de ces groupes réunis, étaient derrière les jeunes assassins de Sarajevo :

- la Serbie (le gouvernement Serbe, le régent Alexandre et la puissante société secrète du colonel Apis)
- la Russie Tsariste (l'état major Russe, l'*okhrana*, et l'aile gauche des social révolutionnaires)
- l'Allemagne (les éléments pan-germaniques et anti-Habsbourg)

- la France, et la Grande Bretagne (par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie et de leurs services de renseignements)

La question de savoir quel fût l'instigateur du crime reste l'énigme pendante de l'affaire de Sarajevo, mais les documents historiques récemment ouverts ont apporté des révélations importantes. Les archives Autrichiennes, françaises, allemandes et yougoslaves ouvertes désormais aux chercheurs, ont clarifié une partie de l'image ; reste à savoir ce que révéleront les documents russes, anglais et français.

Il en ressort que le colonel « Apis », exécutant matériel de l'attentat est exécuté le 26 Juin 1917, aux termes d'un procès « fantôme » ou il est accusé d'avoir projeté un assassinat du Roi Alexandre ainsi que de Pasic, premier ministre de Serbie.

« Apis » est arrêté le 15 Décembre 1916, par les Forces Françaises basées à Salonique dirigées par le Général Sarrail et exécuté après que Clémenceau insista personnellement, par télégramme, pour qu'il soit exécuté

Son exécution intervient après que les gouvernements britannique et russe conseillèrent l'amnistie au Roi Alexandre.

Apis releva la tête et regarda autour de lui, comme s'il attendait la messenger lui apportant la grâce. Il ne vint pas. L'officier qui commandait abaissa son sabre. Apis cria : « Vive la Serbie, Vive la yougoslavie ». Les gendarmes durent tirer trois fois sur lui avant que la vie ne quittât son corps de géant.

La France a-t-elle conçu intellectuellement l'attentat ?

Cet assassinat fournissait à l'Autriche - Hongrie le prétexte idéal afin de déclarer la guerre à la Serbie. L'Autriche – Hongrie lançait un ultimatum de trente jours à la Serbie de livrer tous les membres des groupuscules révolutionnaires aux autorités Autrichiennes. La Serbie refusait d'obtempérer et la coalition Austro - Allemande envahissait son territoire, procédait à l'arrestation de tous les nationalistes Serbes et à leur emprisonnement à Budapest, Banja Luka et Sarajevo.

Une pénible préparation commença alors. Le jour approchait où chaque serbe devrait répondre à ses obligations.

Quand la guerre devint imminente entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie, il était convenu que je prenne immédiatement contact avec les autorités militaires serbes. Je me suis alors rendu en Serbie, à Loznica, où j'ai rencontré le commandant Kosta Todorovic. Le commandant et moi nous connaissions, nous nous étions déjà entretenus mais à cette époque ni lui ni moi ne savions que la guerre était si proche. Lors de notre dernière

rencontre j'avais sollicité ses conseils concernant le comportement que nous les serbes devrions adopter en cas de guerre. Il était nécessaire que les serbes d'Autriche adoptent une stratégie vis à vis de l'ennemi dont ils serviraient l'armée en cas de guerre. Du temps de mon adolescence j'étais déjà membre de la Narodna Odbrana de Serbie. Le commandant Todorovic m'avait chargé de traiter la totalité du courrier destiné aux serbes de Bosnie. L'instituteur Milivoje Jakovljevic de Mali Zvornik m'apportait les lettres que je devais prendre soin de lire, et de réécrire afin que ces dernières prennent la forme de lettres commerciales. Enfin, je les renvoyais sous enveloppe avec un cachet au nom de l'entreprise Joco Jovicic. Chaque lettre arrivait à destination en temps et en heure. J'en envoyais une dizaine par jour, ainsi personne ne pouvait se douter de nos activités.

J'avais prêté le serment de Narodna Odbrana : Moi Kosta JOVICIC en devenant membre des organisations Ujedinjenje ili smrt et narodna odbrana, jure par le soleil qui m'éclaire, par la terre qui me nourrit, par Dieu, par le sang de mes ancêtres, sur mon honneur et sur ma vie, qu'à partir de ce moment et jusqu'à ma mort, je servirai loyalement la cause de ces organisations, et serai toujours prêt à lui sacrifier tout. Je jure devant Dieu, sur mon honneur et sur ma vie, d'exécuter inconditionnellement tous les ordres qui me seront donnés. Je jure devant Dieu, sur mon honneur et sur ma vie, d'emporter dans la tombe tous les secrets de cette organisation. Que Dieu et mes camarades me jugent, si intentionnellement ou non, je faillis à ce serment d'allégeance.

Comme la célébration de la libération de Kosovo s'approchait, je devais me procurer un passeport qui me permettrait de me rendre en Serbie. Mon voyage prendrait l'allure d'un voyage d'affaire. Je m'adressais tout de suite au docteur Berger, préfet de l'arrondissement, et lui expliquais que je souhaitais aller en Turquie mais que pour m'y rendre je devais traverser la Serbie. Dans un premier temps, il me dit qu'en tant qu'appelé je ne pouvais pas obtenir de passeport. Cependant il était prêt, en échange de ma promesse de revenir à temps pour mon service, à se porter garant auprès des autorités de Sarajevo. Dix jours plus tard il me convoqua et m'informa de l'arrivée de mon passeport. Au moment de me le remettre il me dit qu'il était persuadé que je tiendrais ma promesse et que je reviendrais à temps.

A la Pentecôte, un jeune garçon de Mali Zvornik m'apporta un petit mot de l'instituteur. Il me demandait de me rendre immédiatement au Mali Zvornik car un ami commun nous attendait dans le café d'oncle Drago. Comme en ce jour férié le magasin était fermé je m'empressa de traverser la Drina en barque. Une fois sur place je retrouvai le commandant Todorovic ainsi que l'instituteur Jakovljevic. Après avoir bu un café, le commandant me demanda : " Kosta, allons faire un tour, nous devons parler sérieusement.". Nous avons alors salué l'instituteur et avons pris la route de Loznica. Il alla droit au but et m'expliqua la raison de notre

rencontre. Il avait reçu une mutation au Sveti Naum près d'Ohrid en tant que commandant de bataillon. Comme le temps nous était compté et que les chances de se revoir rapidement étaient faibles il me dit : " Comme je te l'ai dit la situation est assez grave et la guerre semble inévitable, c'est pourquoi je souhaite t'informer de l'attitude à adopter si la guerre éclate. Kosta, les temps durs approchent et avant mon départ je voudrais que tu saches, en tant que membre de la Narodna Odbrana, quel devra être ton comportement envers les soldats serbes.

Chaque fois que tu auras l'occasion de rencontrer un serbe tu devras l'avertir et lui dire que quelque soient les circonstances il ne doit jamais oublier qu'il est serbe, que le Bosch est son plus grand ennemi et que cet ennemi dangereux veut anéantir les serbes, la Serbie ainsi que les serbes de l'empire.

Ils ne devront en aucun cas oublier cela qu'ils soient impliqués ou non dans la guerre. Tu dois leur apprendre combien le bosch est vicieux et nous hait.

Ce que toi et moi savons chaque serbe devra le savoir également. Je t'ai dit ce que tu devais faire, tu le répéteras à ton ami qui lui même le dira au sien. Ainsi nos idées arriveront aux oreilles de tous les serbes qui ne pourront pas oublier que les boschs sont leurs ennemis jurés."

Nous avons passé une heure à discuter et je lui promis de suivre ses directives. Je le raccompagna jusqu'à son cheval puis le salua. Il partit en direction de Loznica et moi je repris la barque pour rentrer chez moi.

Ce fut notre dernière rencontre car le pauvre fut tué en 1915 près de Srebrenica. Après la libération nous erigâmes un monument en hommage à celui que nous considérions comme un grand patriote qui avait donné sa vie pour libérer les serbes de Bosnie. Gloire à toi commandant Todorovic et merci pour tout !

Nous faisons notre possible pour que les soldats serbes mobilisés dans l'armée austro-hongroise deviennent les ennemis de cette dernière. C'était le seul moyen d'entretenir leur patriotisme.

Comme je l'ai déjà dit j'avais obtenu mon passeport. Je me préparais ces jours-ci à partir pour le Kosovo via Belgrade. Je décidais également de me rendre à Skopje en passant par Pristina. Je pris la route le 22 juin avec l'intention de rester quelques jours à Belgrade. Je fus l'invité d'oncle Rista Babic durant 3 ou 4 jours. Il habitait avec le défunt Jefto Dedijer, la femme de ce dernier, Milica, ainsi que leurs fils. Ljubica Kostic et son fils Zarko figuraient également parmi les invités. Ljubica était la soeur de tante Ana donc la belle soeur d'oncle Rista. Nous avons décidé avec Ljubica et son fils Zarko de voyager ensemble jusqu'à Skopje puis Pristina. Une fois à Skopje nous déciderions des prochaines étapes.

Nous sommes partis deux jours avant Vidovdan. Le voyage pour Skopje dura une journée. Une fois sur place, Ljubica et son fils s'installèrent chez leur famille et moi je pris une chambre d'hôtel. Le jour même de notre arrivée, nous nous sommes retrouvés en fin d'après midi à mon hôtel pour nous mettre d'accord sur notre départ pour le Kosovo. Le lendemain nous avons pris le train pour Kosovo Polje avec une correspondance à Pristina. Enfin nous avons dû prendre une calèche pour nous rendre sur le lieu de célébration près de l'église Gracanica.

A notre arrivée il y avait déjà quelques milliers de personnes. La parade commença à dix heures précises. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie ainsi que tous les autres régiments étaient représentés. La parade fut vraiment grandiose. Elle était même accompagnée par l'orchestre de la garde du roi Pierre (Kralja Petar Karadjordjevic). Notre enthousiasme était à son apogée. Avec les courses de chevaux, le spectacle dura trois heures.

Immédiatement après la parade nous avons repris le train pour Skopje. Nos amis nous accueillirent avec une bonne nouvelle : l'Archiduc Ferdinand venait d'être assassiné à Sarajevo. Nous savions juste que Princip était à l'origine de l'attentat. Notre joie était immense et les festivités durèrent jusque tard dans la nuit.

Je pense que tout le monde se réjouissait de la nouvelle mais nous les bosniaques nous étions les plus heureux car l'attentat avait eu lieu à Sarajevo et avait été orchestré par les serbes de Bosnie.

Avec mes compagnons de voyage, nous décidâmes de prendre le premier train pour Thessalonique. Durant le voyage nous ne parlions de rien d'autre que de l'attentat. A notre arrivée à Thessalonique nous nous sommes installés à l'hôtel puis avons déjeuné. Nous pensions nous reposer un peu après le repas mais cela nous était impossible tellement nous étions euphoriques.

Notre joie s'est rapidement atténuée lorsque nous avons pris connaissance des nouvelles dans les journaux grecs. Les mauvaises nouvelles concernaient surtout les serbes de Bosnie. Les journaux montraient de nombreuses photos provenant de Sarajevo, Banja Luka, Tuzla et Mostar sur lesquelles nous pouvions voir des magasins serbes incendiés par nos ennemis. Evidemment cela ne nous a pas fait plaisir. Tous les serbes de Bosnie présents sur place se sont alors réunis. Après une brève discussion, nous avons décidé de rentrer chez nous malgré notre intention initiale de nous rendre à Athènes.

Nous avons cependant choisi de passer encore une nuit à Thessalonique. Nous espérions que la situation s'améliorerait. Comme le lendemain la situation ne semblait pas s'arranger nous sommes partis pour Skopje. A notre arrivée dans l'après midi nous avons constaté que les informations

n'étaient pas si catastrophiques. Néanmoins on parlait déjà de la possible entrée en guerre de la Serbie.

L'empire Austro-hongrois avait posé un ultimatum que la Serbie ne pouvait accepter car ce dernier supposait l'incursion de l'Autriche-Hongrie dans ses affaires internes. Cela aurait constitué une humiliation pour la Serbie libre.

Le train pour Belgrade partait dans quarante cinq minutes. Ljubica me pria d'aller prendre sa valise chez le directeur de la Zemaljska Banka et de la faire enregistrer. Il est vrai que son fils Zarko aurait dû s'en occuper mais il refusa prétextant qu'il n'aimait pas faire ce genre de chose ...le pauvre risquait trop de froisser ses propres vêtements.

Je fis donc immédiatement cette course pour Ljubica. Je pris la calèche, me rendit chez le directeur Jovanovic, pris la valise et rejoignis le plus rapidement possible la gare pour y faire enregistrer les bagages. J'eus même le temps de boire un café avec les autres au restaurant de la gare.

Je veux préciser que Zarko était un fils de commerçant mais qu'il n'exprimait aucun intérêt ni aucun talent pour le commerce. Ce jeune homme se faisait manucurer les ongles, nettoyait et repassait ses costumes, se changeait et se rasait deux à trois fois par jour suivant les circonstances. Il utilisait un demi litre d'eau de cologne et une grande boîte de poudre par jour. C'était tout ce qu'il faisait du matin au soir.

Son père était un commerçant très réputé en Bosnie, un homme consciencieux et très capable mais son fils n'était rien de tout cela. Comme la plupart de nos commerçant il n'avait pas su éduquer son fils, lui apprendre à travailler et lui communiquer le goût du travail dès le plus jeune âge. Au lieu de cela, il lui avait tout permis et donné tout ce qu'il désirait. C'est comme ça qu'il avait fait de lui un vrai parasite, un fainéant, un être qui passait le plus clair de son temps devant un miroir.

Ljubica avait dû me remercier une centaine de fois pour le service que je lui avait rendu, elle m'avait même complimenté auprès de mon entourage en disant que j'étais capable de tout faire et que rien ne me semblait difficile. Elle m'avait d'ailleurs pris dans ses bras plusieurs fois, m'avait embrassé en me disant avec une voix tremblante : " Pourquoi Zarko n'est-il pas comme toi ?". Il m'arrivait de défendre Zarko que je considérais comme un collègue. Je soulignais qu'il avait le temps de changer avec l'âge.

Avant notre départ pour Belgrade nous avons décidé tous les trois de faire escale quelque jours à Vranskoj Banji (station balnéaire au sud de la Serbie) pour y voir et peut-être même saluer notre roi Pierre qui s'y faisait soigner.

L'heure était venu de monter dans le train. Au moment de pénétrer dans notre compartiment on constata que déjà trois petites valises en cuir y avaient été déposés. Nous savions que ces valises n'appartenaient pas à la grecque venant de Thessalonique qui partageait notre compartiment.. Ne sachant pas quoi en faire je les déposai dans le couloir.

Quelques minutes avant le départ du train, un homme d'un certain âge et très élégant s'adressa à moi en français et me demanda qui avait bien pu mettre ses valises dans le couloir. Je lui répondis que je ne comprenais pas le français. Il me répéta alors sa question en serbe. Ma réponse fut très courtoise : "c'est moi même car vos valises n'étaient pas à leur place. Nous sommes déjà quatre dans ce compartiment et avons suffisamment de bagages". L'homme répliqua : "merci bien" , prit ses valises et s'installa dans le compartiment à côté du nôtre.

Durant notre voyage, je ne cessais de me demander qui pouvait bien être cet homme.

Un des contrôleur de train avait surpris notre conversation. Une quinzaine de minute plus tard lorsqu'il effectua le contrôle des billets je le suivis dans le couloir et lui demanda si il était possible de connaître l'identité de cet homme. J'expliquais alors au contrôleur que j'étais un serbe de Bosnie rentrant chez lui après avoir participé à la célébration de la libération du Kosovo. Je lui dis également que j'avais l'impression que l'homme en question n'était pas serbe mais étranger. Je lui remis cinq dinars en échange des informations qu'il pourrait me fournir sur cet homme. Pour cinq dinars le conducteur me répondit que j'obtiendrais toutes les informations que je désirais.

Une demi-heure plus tard celui-ci fit irruption dans notre compartiment et me demanda de sortir quelques instants. Il avait appris que l'homme était le consul autrichien à Nis. Je le remercia et me dis : "Kosta cet incident va te coûter cher si la guerre vient à éclater". De la même façon que je m'étais intéressé à lui, il avait dû s'intéresser à moi. Mon impression se confirma dès le début de la guerre.

Une fois à Belgrade nous avons choisi de rester quelques jours pour visiter la ville. Entre temps le mari de Ljubica, Jovo Kostic nous avait rejoint de Derventa. Ljubica avait certainement déjà dû lui parler de moi car à notre première rencontre il me dit : "Je sais déjà tout de toi, Ljubica m'a tout raconté en détail. J'ai pensé à quelque chose pour toi. Je possède un grand magasin et je te propose d'en devenir le gérant. Pour le moment je n'exige pas d'argent de ta part, tu me paieras ce que tu pourras quand tu en aura la possibilité. Ne t'inquiètes pas je serais là pour te superviser. Je souhaite confier mon magasin à quelqu'un comme toi."

Je ne voulais rien promettre mais leur dis que je leur donnerai ma réponse après réflexion. Entre temps la guerre éclata et l'affaire ne fut jamais conclu.

A Belgrade, je fis plus ample connaissance avec le docteur Jefto Dedijer qui était le mari de ma cousine Milica la fille de Rista Babic (Père de Kost) . Il me demanda d'ailleurs si en cas de guerre je souhaitais rester à Belgrade. Il trouverait un moyen de m'aider financièrement. Il m'emmena voir Luka Celovic, président de la coopérative de Belgrade et qui à l'époque était l'un des serbes les plus riche. Il lui expliqua ma situation et lui demanda, si dans le cas où je devais rester pour quelques raisons que ce soit, il serait possible d'obtenir un crédit qui me permettrait d'ouvrir mon propre magasin. Celovic répondit sans hésiter : " ne t'inquiètes pas, je te garantis ce crédit". Je fis connaissance avec plusieurs autres petits commerçants et grossistes durant mon séjour à Belgrade. A chaque rencontre je fus très bien accueilli.

Mais comme la situation s'aggravait de jour en jour, je pris la décision de rentrer chez moi avant que la guerre n'éclate. La frontière avait été fermée à certains endroits et je ne pouvais plus entrer en contact avec les miens, solliciter leurs conseils et opinions.

La situation évoluait d'heure en heure et au moment de mon départ la frontière entre la Bosnie et la Serbie avait complètement été fermée. Ainsi je fus obligé de modifier mon itinéraire jusqu'à Zvornik. On me conseilla de passer par Zemun puis de traverser Brod et Tuzla.

Je fis une halte à Tuzla avec l'intention de prendre une chambre à l'hôtel Bistol. Le patron de l'hôtel, Monsieur Steineru, m'accueillit avec arrogance et insolence. Il me dit qu'il n'avait aucune chambre pour les serbes et m'ordonna de quitter son hôtel sur le champ. Je le remercia poliment pour son accueil, me retourna et sortis de l'hôtel.

Je passa tout de même la nuit à Tuzla car ma soeur et mon beau frère Ljuba Jovanovic m'accueillirent. Le lendemain matin je me rendis à Zvornik avec le véhicule de la poste. Michko, le frère de Ljuba, venait-on d'apprendre avait été l'un des cerveaux de l'attentat, s'était joint à Gavrilo Princip et avaient assassinés L'archiduc François Ferdinand. Le pauvre sera jugé puis pendu à Sarajevo en 1916, après un procès fantôme ou seuls pouvaient plaider des Avocats agréés par les Habsbourg.

Beaucoup de gens qui n'étaient pas serbes m'avaient énormément déçu. Ils avaient tellement changé en l'espace d'une quinzaine de jour. Des personnes qui étaient nées et qui avaient grandi avec nous nous montrèrent leur vrai visage, celui de la haine. Cependant à Zvornik on ressentait surtout de l'inquiétude et la haine était moins perceptible qu'à Tuzla.

A mon retour mes amis vinrent me voir pour que je leur raconte ce qui se passait en Serbie. La plupart venaient à la nuit tombée, un par un, jamais en groupe pour plus de sûreté. Même si l'avenir ne laissait rien présager

de bon, nous restions courtois envers ceux qui l'étaient avec nous. Cependant, suivant les comportements de certains nous savions qui étaient nos amis et ceux qui nous haïssaient. Nous prenions bien soin de le rendre à ces derniers.

Nous tâchions de faire comme si ces comportements ne nous atteignaient pas. Notre entourage savait très bien quelles étaient les personnes dont il fallait se méfier. Nous restions néanmoins respectueux envers ceux pour lesquels nous n'étions pas certains qu'ils n'étaient plus des nôtres.

Nous évitions de parler de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Nous faisions comme si de rien n'était au point de paraître indifférent à tout ce qui pouvait se passer.

Les jours passaient et nous nous attendions au pire. Les probabilités que les choses s'arrangent étaient quasi nulles mais nous l'acceptions comme si il s'agissait d' un passage obligé.

Toujours sur nos gardes et fiers de nos origines...

L'armée se faisait de plus en plus présente en ville et aux alentours. Il y avait des hongrois et une minorité de slovaques du nord de la Hongrie.

Nous avons immédiatement remarqué les nouveaux arrivants car ces derniers parlaient le polonais. Nous avons appris de quels pays ils venaient et même leurs effectifs. Nous tenions ces informations des officiers qui, par manque d'articles dans leur propre magasin, venaient s'approvisionner dans le nôtre. Puisque nous parlions allemands et hongrois, la compréhension en était facilitée, c'est pourquoi les soldats fréquentaient davantage notre magasin.

Les effectifs militaires s'étaient accrus car de nouvelles unités avaient été formées et basées le long de la frontière. On comptait une ou deux compagnies de soldats tous les dix kilomètres. Les nouvelles unités étaient constituées essentiellement de polonais. Ces derniers exigèrent rapidement de nous de les approvisionner en liqueur et boissons polonaises, ce que nous fîmes rapidement. Nous nous sommes procurés l'adresse des fournisseurs en Pologne et avons reçu les marchandises demandées.

Parmi les officiers polonais il y en avait qui n'appréciaient pas trop l'Autriche, ils le montraient d'ailleurs à certaines occasions.

Lorsqu'ils ont appris que nous étions serbes, ils recommandèrent à tous leurs soldats d'effectuer leurs achats chez nous, notre magasin offrant le meilleur choix d'articles qu'ils avaient l'habitude de consommer. Ceux qui se sentaient vraiment polonais s'empressaient de nous le montrer. Ils ne nous saluaient pas en allemand mais en polonais et soulignaient chaque

fois qu'ils le pouvaient qu'ils comprenaient un peu le serbe. Dès qu'un officier polonais s'adressait à nous en allemand nous savions tout de suite à qui nous avions à faire. Celui qui ne parlait pas polonais ne pouvait être slave mais nous faisons semblant de ne faire aucune différence. Les sous officiers, des civils mobilisés pour la plupart, nous permettaient de savoir qui était véritablement pro autrichien et qui étaient les patriotes polonais. Ces derniers ressentaient la même chose que nous, le désir de se libérer de l'empire.

Quelques jours plus tard, des roumains sont arrivés. Ils nous avaient rapidement fait comprendre que eux aussi étaient orthodoxes et qu'ils partageaient nos sentiments.

Ils y avaient même deux officiers qui parfois en entrant au magasin me chuchotaient à l'oreille : "SALUT, MON FRERE SERBE !". Ces mêmes officiers recommandaient à leurs soldats : " Allez chez Jovicic si vous avez besoin d'acheter quelque chose".

La vie continua ainsi. Le jour de la déclaration de guerre arriva. Je du me présenter aux autorités militaires puisque j'avais déjà été appelé en avril et avais été déclaré apte. Comme je connaissais quelqu'un aux affaires militaires je lui demanda si il savait quand et où nous devons partir. Il me répondit : "demain, en direction de Peste. Les appelés de la région de Tuzla seront affectés au troisième régiment bosniaque de Peste. Le départ prévu pour demain sera rendu public par le tambour." Je demanda alors si il était possible de me rendre en voiture jusqu'à la gare de Tuzla avec quatre de mes amis. Il me donna son accord, me demanda de revenir le lendemain afin de prendre les coordonnées de celui à qui je devrais m'adresser en arrivant. C'est ce que je fis le lendemain une heure avant de partir.

En arrivant à Tuzla nous nous sommes présentés à notre régiment où l'on nous dit que le premier train pour Peste via Bosanski Brod partait le lendemain après-midi soit le 29 juillet. Le lendemain on nous parqua dans des wagons marchandises. Ces derniers étaient à ciel ouvert, car évidemment il n'y avait rien d'autre. Le train partit à 16 heures après une attente d'une heure ou deux.

L'ambiance était telle qu'on avait l'impression que tout le monde venait de perdre toute sa famille. Silence et calme personne ne disait mot.

Une ou deux heures plus tard certains se mirent à boire et les chants commencèrent. Mais ceux qui chantaient ne pouvaient être des nôtres. C'est comme cela que nous comprîmes qui était qui car nous les serbes nous restions silencieux. Nous avions nos groupes et restions sur les côtés.

Le premier arrêt fut Doboj. On nous accorda une heure pour acheter ce dont nous avons besoin. On nous demanda de ne pas nous éloigner et nous averti que celui qui ne serait pas à l'heure serait sévèrement puni.

Le trajet était monotone et ennuyeux. Nous ne nous sommes plus arrêtés jusqu'à Bosanski Brod. A Bosanski Brod il y avait un véritable bazarre. Certaines compagnies de soldats se dirigeaient vers Zagreb et Peste tandis que les autres allaient vers Tuzla et Sarajevo.

Après un arrêt de trois heures nous reprîmes la route, dans un wagon troisième classe cette fois-ci. Nous ne savions toujours pas quel serait notre direction Zagreb ou Vinkovci. On comprit en route que nous nous dirigeons vers Vinkovci et Osijek. Nous restâmes plus de trois heures à Osijek avant de repartir vers Subotica via Djekenjesa. Je ne comprenais pas pourquoi nous avons fait ce détour. C'était peut-être dû à la surcharge du transport ferroviaire.

Nous arrivâmes à Subotica vers minuit. On nous garda alors toute la nuit sur une voie secondaire. Vers 8 heures seulement le train repartit pour Peste. A toutes les gares nous pouvions constater qu'énormément de trains, bondés de militaires, partaient en direction des frontières serbes.

Les soldats hongrois, saoulés au rhume commencèrent à lancer des injures contre la Serbie et cela dura jusqu'à Peste.

Nous nous arrêtâmes quasiment à toutes les gares jusqu'à Peste, certainement à cause de la densité de la circulation.

On arriva enfin à Peste le 2 août, jour du Saint Ilija.

Après une heure d'attente on reçut l'ordre de sortir du train. Après quoi on nous promena à travers Peste durant 3 ou 4 heures pour enfin nous amener à l'endroit convenu. On s'arrêta donc dans un grand parc et là ils nous alignèrent et c'est de cette manière que nous nous sommes déplacés dans ce parc qui nous menait à une grande école.

Là on nous installa dans les chambres avec comme consigne de mettre autant de soldats que possible dans chaque chambre. On nous distribua de la paille qu'on installa tout de suite. Certains s'assirent alors sur leur valise et ceux qui n'en avaient pas s'installèrent sur la paille.

Dans la soirée on nous donna à manger une espèce de riz avec de la viande, il fallait voir avec quelle rapidité on mangea. Il faut dire que nous étions affamés. Nous n'avons rien mangé de chaud depuis plusieurs jours, c'est pourquoi le dîner fut englouti en quelques secondes.

Comme nous n'étions pas enregistrés ni affectés à nos compagnies on nous dit de le faire le lendemain.

Après le dîner certains s'allongèrent, d'autres discutèrent ou se disputaient et d'autres encore commencèrent à chanter.

Notre groupe de Tuzla était resté uni. Nous ne nous séparions jamais. Mais de quoi serait fait le lendemain nous ne pouvions le savoir que le lendemain effectivement.

La fatigue nous gagna et nous nous endormîmes un par un. J'étais sûrement le dernier à m'endormir car des pensées obscures me troublaient.

A quatre heures du matin certains étaient déjà debout. Le vacarme dura jusqu'à six heures.

Les officiers et sous-officiers vinrent à six heures pour nous repartir dans les compagnies. Dès que nous étions affectés à une compagnie nous devions nous rendre au dépôt pour y prendre notre uniforme, nos chaussures, sous-vêtements etc..

Au retour je pris quelques renseignements dans les couloirs concernant Jova Vasiljevic, un aspirant (probablement un grade (inférieur) de l'armée hongroise) et j'appris que lui aussi était dans l'école. Je me faufila de ma chambre et le trouva. Nous étions tous les deux contents de nous revoir. Il tâcha d'ailleurs immédiatement de me transférer dans sa compagnie. Une ou deux heures plus tard cinq ou six d'entre nous avaient été "échangés" contre les hommes de sa propre compagnie. C'est ainsi que commença notre collaboration. L'organisation avait démarré son travail. Après tous étions nous serbes oui ou non ?

Le même jour nous enfilions l'uniforme ainsi que tous les accessoires nécessaires à un soldat. Après avoir enfilé le mien, je fis le tour de toutes les pièces et observa leur agencement.

L'école était grande, il y avait deux entrées et deux sorties qui donnaient sur deux rues. L'entrée principale était aussi une sortie pour les soldats. L'entrée secondaire était utilisée par le concierge et le personnel encore présent.

Je rencontra le concierge, un "papi" sympathique...Je lui expliqua que j'étais un soldat et que je souhaitais utiliser "sa sortie". Il ne me promit rien.

Les premiers jours je pus sortir grâce à mon cousin Jovo. J'en profita d'ailleurs pour acheter des bonbons et des chocolats "raffinés" car le concierge avait deux petites filles l'une de huit ans et l'autre de dix. J'obtins donc la promesse du concierge de pouvoir m'éclipser plus tard.

Comme vous le voyez je ne me débrouillais pas mal.

Tous les matins nous effectuions des exercices dans le parc. Le midi je déjeunais à l'école car la nourriture y était plutôt correcte.

Pour le dîner je m'arrangeais et j'allais même tenter dès ce soir de sortir de l'école. Nous verrions bien si cela allait fonctionner ?

Ce soir je prévoyais comme je l'ai dit de vérifier mes pensées concernant ma nouvelle connaissance, notre gardien. J'allais voir si il me laisserait emprunter l'autre sortie de l'école. Mon estomac m'indiqua qu'il était l'heure de dîner. Je traversa l'école en prenant la direction de la sortie.

En chemin, je tomba nez à nez avec le gardien dans un des couloirs. Je le salua et il me répondit d'un air solennel. Je compris immédiatement de par son comportement que j'avais réussi. Je lui expliqua de quoi il en retournait et lui dis qu'ayant faim je souhaitais dîner quelque part en dehors de l'école. Je le pria alors d'être gentil et de me conseiller un restaurant dans lequel je pourrai dîner. Il réfléchit un peu et me répondit qu'il y avait immédiatement dans la deuxième rue le restaurant Zupanc. Je pouvais y aller et dire que je venais de sa part. Il s'appelait Kovac. Seulement il m'avertit que je devais revenir avant 21 heures. Je le remercia et partis.

La rue s'appelait Marcipanjy ut 33. Je trouva rapidement sans trop m'égarer. Je demanda qui était madame Zupanc et une jeune femme souriante me répondit de la suivre dans la cuisine arguant qu'il s'agissait de sa maman. Elle me fit entrer dans la cuisine et me présenta à sa maman. Je lui raconta alors que j'étais arrivé hier à Peste, que je venais de Bosnie et que j'étais un soldat installé dans l'école Marcibany. Je lui dis aussi que je souhaitais fréquenter son restaurant.

Elle me conduisit à une table bien placée, dans un coin de la salle. Elle me dit que chaque fois que je désirais venir dîner, cette table me serait réservée. C'est ainsi que se déroula mon premier dîner à Peste en tant que soldat.

Sa fille, celle qui m'avait accompagné à la cuisine, vint me voir pour me demander ce que je désirais manger. Dans ce restaurant on pouvait manger des abats, des saucisses faites maison et d'autres aliments de ce genre. Je commanda du cerveau avec des œufs ainsi que de la salade verte. Puisqu'ils servaient de la bière Dreher j'en profita pour en commander une chope.

Le dîner fut excellent et mademoiselle Rozika encore meilleure. Elle me dit qu'elle me conseillerait toujours les meilleurs plats quand je viendrai le soir pour dîner. Je mangea vraiment très bien, j'étais satisfait. Je ne voulais pas trop m'attarder. Je resta donc encore un peu, salua tout le monde avant de sortir. Mademoiselle Rozika m'accompagna jusqu'à la sortie. Elle discuta un peu avec moi et me tendit la main pour me saluer.

Elle me dit qu'à ma prochaine visite il serait préférable de venir plus tôt et de repartir plus tard. Je lui répondis que ce serait avec plaisir que je suivrai ses conseils

C'est alors que Kosta JOVICIC, Maître d'œuvre de la logistique, du chiffage et de la communication de la plupart des sociétés secrètes opérant en Bosnie Herzégovine est arrêté par la police militaire Austro Hongroise le 18 Août 1914, alors enrôlé dans l'armée Autrichienne pour avoir servi de relais entre Kosta TODOROVIC, Chef des Services Secrets de Serbie et les membres de l'Organisation résidents en Bosnie Herzégovine. Il est emprisonné à Banja Luka, Sarajevo et Budapest où il subit de nombreux interrogatoires « musclés ». La Cour d'arrondissement de Sarajevo saisie le 14 Août 1916, Is 40/16, a ouvert un procès « fantôme » du 23 Octobre au 25 Novembre 1916, sous la Présidence du Conseiller Miletza de DRASKOCA, en présence des Conseillers Julija ANSIONA et Dr. Mayer HOFFMANN comme Juges, du Dr. VLADISLAVIC comme Greffier, du Dr. Vilim KONIG comme Procureur Général, de Maître Petar JANKOVIC comme Expert et de Maîtres Danilo DIMOVIC et Vladimir ANDRIC, comme Avocats de la défense. Sur le fondement de l'article 111 du Code Pénal Austro Hongrois, la Cour a requis la peine capitale à son encontre pour avoir commis le délit de « haute trahison » contre l'Empire.

En 1917, le Vatican et Benoît XV craignent une défaite de l'empire ainsi qu'une perte d'influence dans la région et rédigent une note diplomatique destinée à Alphonse XIII, Roi d'Espagne afin d'user de son influence auprès de l'Autriche Hongrie afin de négocier une paix séparée avec la Serbie et d'obtenir des « grâces humanitaires ». La Serbie demandera à titre de bonne foi que tous les conjurés condamnés de Sarajevo soient libérés. Il est vrai que par le conflit, le concordat de 1855 conclut entre le Vatican et l'Autriche-Hongrie risquait de perdre toute sa valeur et sa portée. A titre de « clémence », Kosta JOVICIC bénéficie de cette mesure mais se voit envoyé sur le front. Il s'en évadera lors de la débâcle Austro-Hongroise.

La guerre terminée et le royaume des Serbes, des Croates et des slovènes étant créés, Il crée alors une centrale d'approvisionnement de l'armée Royale Yougoslave à Tuzla qui prendra fin le 13 Août 1941.

En 1941, la Bosnie Herzégovine devient une province de la « Grande Croatie » et rappelons que la politique vis-à-vis des Serbes est très simple. Un tiers d'entre eux doit être « liquidé », un tiers doit se convertir à la religion Catholique et ce qui restera le sera en l'état. Le vocable « Orthodoxe » disparaît de la langue, l'expression « grko-istocne-veroispesti » (De religion Grecque Orientale) étant la seule autorisée. Des légions de volontaires Mulsulmans comme « Crna Legija », « Zelena Legija » se créent et sèment la terreur au sein de la population Serbe. La délation est Reine et les premiers Serbes sont déportés à Gospic, premier camp de concentration de la Seconde Guerre mondiale, où l'extermination

sans conditions est la seule règle. les commissaires à la liquidation des biens Serbes désignés par le III ème Reich accompagnés de la division Waffen SS « HANDJAR », composée de volontaires et d'enrôlés Bosniaques Musulmans, viennent renforcer les « légions locales » dans leur effroyable et génocidaire besogne.

Débût Août 1941, la situation pour les Serbes est invivable. La terreur au sein de leur communauté , les tueries, déportations, pillages et atrocités le contraignent, avec sa famille, à tout abandonner et à fuir la Bosnie pour se réfugier à Belgrade, occupée par l'Allemagne mais plus calme. Le voyage de l'exode, mis en œuvre sous l'empire de la peur et dans la précipitation sera plein d'embûches et de retournements de situations...

Le 3 Août 1941, Kosta JOVICIC et son fils Joco prennent un taxi à Tuzla pour Sabac en Serbie afin de transférer 300 000 Dinars d'argent et de valeurs mais le Chauffeur dénonce l'opération auprès du poste frontière de Zvornik et se voient arrêtés par les Oustachis. Leur argent leur est purement et simplement confisqué et se retrouvent séquestrés dans une cave dans l'attente d'un prochain départ pour Gospic. Lors de la débacle Oustachie en, le trésor accumulé durant la spoliation est partiellement transférée à l'IOR (Institut des Œuvres Religieuses, Banque du Vatican).

C'est alors que Ljubica STEFANOVIC, belle-sœur de Kosta, présidente de « Srpski Sestara » Association féminine Serbe en Bosnie usera de son influence auprès de notables Musulmans pour que Kosta et son fils ne soient pas envoyés à Gospic. Elle obtiendra, moyennant finance, gain de cause, la Famille JOVICIC ayant toujours entretenue par tradition d'excellentes relations avec les différentes communautés. Mais les 300 000 Dinars seront perdus... Kosta et sont fils sont libérés avec les vœux du Caporal Oustachi local leur souhaitant « que le lendemain soit meilleur qu'aujourd'hui »...

L'objectif est de joindre dans un premier temps Sabac ou Kosta avait stocké quelques marchandises avant le début de la guerre puis Belgrade.

Le plan est néanmoins perturbé par l'expédition punitive lancée par l'Allemagne en Serbie en Octobre 1941.

La famille arrivera finalement saine et sauve à Belgrade en Mars 1942 mais en ayant tout perdu.

Il se consacrera ensuite à l'histoire de son pays avec la collaboration des ses proches : Ivo ANDRIC (Prix Nobel de littérature – 1961, son cousin germain) et son neveu Vladimir DEDIJER, Conseiller Culturel de Milovan DJILAS, Premier Ministre de TITO. Il décède en 1977. Vingt ans plus tard, au cours d'un voyage en Serbie en 1997, Le musée de l'histoire de la Serbie remet à Grégoire JOVICIC, son petit-fils, Ingénieur à Paris, les archives familiales, découvre alors un pan de l'histoire Européenne

inconnu de nous tous, plonge le lecteur dans les turbulences des plaques tectoniques reliant l'Orient à l'Occident (1), dans les compromissions et puretés idéologiques des uns et des autres ainsi que dans la grande traque des liquidités Serbes confisquées et transférées par les Oustachis durant l'occupation aux quatre coins de la planète avec l'aide de l'IOR (Banque du Vatican).

Lorsque je sortis je me promena un peu dans les alentours. Une heure après j'étais déjà devant la porte de l'école.

La femme du gardien m'accueillit devant la porte. Elle s'étonna de me voir rentrer aussi tôt car madame Zupanc avait deux jolies jeunes filles. Je lui dis que j'avais fait la connaissance de mademoiselle Rozika et qu'elle était une jeune femme mignonne et sympathique. Nous parlâmes encore un peu mais de rien de spécial.

Je la salua et pris la direction de ma chambre. Je dormis assez bien.

Nous devons aller faire des exercices dans le parc mais la pluie commença à tomber et nous restâmes dans la caserne c'est à dire dans l'école. Traditionnellement les militaires recevaient des cours lorsqu'ils ne pouvaient faire des exercices. Je ne me souviens pas qu'il s'y soit dites des choses très intéressantes. Je sais seulement qu'un fois on posa une question à Salcin, un turc de Cazina, un coin de Bosnie dans lequel vivaient des turcs vraiment bêtes « descendus des montagnes » 1[1]. La question était la suivante : « Que ferais-tu Salcin si notre ennemi nous attaquait maintenant pour prendre la caserne ? ». Il répondit : « Moi je monterai sur le bord de la fenêtre et sauterai sur lui pour le neutraliser. ». Réponse à priori comique pour un « Muja » 2[2] de Cazina. N'est-ce pas ?

Les jours passaient très lentement lorsque le temps était pluvieux. Quand il faisait beau nous sortions dans le parc faire nos exercices et de temps

1[1] Expression pour dire que quelqu'un est « arriéré ».

2[2] Muja est le prénom donné par les serbes à tous les musulmans de Bosnie.

en temps nous nous exercions au défilé et apprenions à saluer les officiers supérieurs.

Le salut militaire avait été imposé pour nous apprendre à saluer lors des parades, nous n'étions pas très au point d'ailleurs. Salcin et les autres Muja gâchaient ces exercices.

Les journées défilaient mais pas de la meilleure façon car chaque soldat plus ancien avait le droit de t'embêter et je ne parle même pas des plus anciens encore...Du Frajter³[3] au Feldbeble⁴[4]. Cela n'aurait pas été supportable sans la présence de Jova Vasiljevic. Il me protégeait grâce à son grade et son autorité. Il prit tous ses collègues entre quatre yeux pour leur dire que j'étais son cousin.

Le jour de l'anniversaire du Tsar Franjo, le 18 août, arriva. Ce jour là un rassemblement de notre bataillon fut organisé vers 10 heures. Le commandant Zikes tint un discours dans lequel il dit entre autre : « J'ai appris que dans ce bataillon il y avait quelques serbes. J'aimerais voir de quoi on l'air ces fils de pute ». On lui rendit la monnaie de sa pièce ...mais seulement avec nos pensées.

Après toutes les insultes concernant les femmes serbes nous étions encore plus amer envers l'ennemi bosch. Nous souhaitions les pires choses au Obrstjatanant. Nous apprîmes qu'il avait reçu l'ordre de partir avec un bataillon justement en Serbie, nous voulions vraiment qu'il lui arrive les pires choses possibles, qu'il ne revienne jamais parmi nous. J'appris à ma sortie de prison que le héros Zikes avait été tué le premier jour des combats à Sabac. C'est un ami qui avait participé au combat qui me l'a raconté. Il me dit que notre commandant l'Obrstjatanant (Lieutenant) avait été parmi les premiers à être tué. Il nous apparut vraiment très bête. Le bataillon qu'il commandait avait prévu de prendre d'assaut les tranchées serbes situées devant eux mais l'Obrstjatanant pensait être en exercice et ordonna prématurément l'assaut. Le bataillon s'engagea mais pas comme il l'avait souhaité. Les jeunes hommes sortirent des tranchées comme ils le pouvaient. Comme la ligne n'était pas droite mais tordue, M. Zikes ordonna « Herstellt » pour que les soldats reviennent dans leur tranchée et forment cette fois-ci une ligne droite. Mais les frères serbes ont profité de sa bêtise et c'est ainsi que plus de cinquante personnes ont été blessées et tuées et parmi elles notre Obrstjatanant. C'est comme ça que ce héros a laissé sa peau le premier jour de la bataille de Sabac. Notre peuple était enchanté après cette défaite.

3[3] Certainement un grade dans l'armée austro-hongroise

4[4] idem note 3

Le 18 août arriva, jour de l'anniversaire de Fanje Josip. Le lendemain nous nous rendîmes dans le parc pour y faire ce que l'on attendait de nous, les exercices donc. Peu de temps après notre retour, un caporal du bataillon vint chercher Kosta Jovicic. Je dis que j'étais celui qu'il cherchait, il me répondit alors de venir avec lui dans son bureau. Je le suivis sans avoir la moindre idée de quoi il s'agissait.

A mon arrivée dans le bureau, un Feldbenl plus âgé me donna une enveloppe avec un cachet apposé et me dit de me rendre dans le bureau du Regiment situé dans la caserne Ferdinand pour me livrer au Obrstjatanant Sagovca. En sortant je demanda à mon accompagnateur si il savait de quoi il en retournait et pourquoi il m'emmenait dans le bureau du Regiment. J'avais remarqué qu'il était conciliant c'est pourquoi j'osa lui poser la question. Il me répondit qu'il n'en savait rien mais que sur les enveloppes dans le coin à côté du cachet figuraient les initiales « PV », ce qui signifiait suspect politique. Je compris immédiatement qu'il s'agissait de la plainte du Consul de Nis ou quelque chose de ce genre. En arrivant dans le bureau, le caporal me précéda, remit l'enveloppe et me dit d'entrer à mon tour. En entrant je vis l' Obrstjatanant en train de lire le contenu de l'enveloppe. Deux ou trois minutes plus tard il dit au caporal d'appeler le sous-officier de service, ce que le caporal fit immédiatement. Un fois dans le bureau le sous-officier dit au caporal de disposer après lui avoir donné une enveloppe accusant réception de l'acte. Il donna alors l'ordre de faire venir trois soldats armés et un sous-officier.

Lorsque le sous-officier sortit je demanda poliment au Obrstjatanant si il pouvait me dire ce qui se passait. Il ne pouvait pas me répondre précisément, il me dit juste qu'il s'agissait d'une plainte contre moi et qu'ils devaient me transférer dans la prison militaire. Je lui dis que je ne me souvenais pas avoir fait quelque chose d'interdit et le pria de ne pas être escorté par des soldats armés si possible. J'étais connu à Buda et si l'une de mes connaissances m'avait vu dans cette situation il aurait pu penser que j'avais commis un acte grave tel un meurtre ou quelque chose de ce genre.

Je fus surpris lorsque le sous-officier qui devait m'emmener arriva. On lui donna l'enveloppe. On lui ordonna ensuite de m'emmener dans la garnison « arest » de la rue Margit n°86. Il avait également pour obligation de revenir avec un papier confirmant mon arrivée à la prison. Avant de sortir on lui dit de renvoyer les trois soldats et de m'accompagner seul en faisant bien attention à moi. Ca n'a pas été facile pour moi mais j'acceptais mon destin car je n'avais pas vraiment le choix.

Sur la route mon accompagnateur me demanda pourquoi j'allais en prison. Je lui répondis que je ne savais pas et que je l'apprendrai en arrivant. A notre arrivée à la prison on donna à mon accompagnateur le papier dont il avait besoin et il repartit.

On m'emmena alors dans une pièce où l'on me demanda de me déshabiller. J'enleva mon uniforme et mes chaussures mais le surveillant me dit d'enlever également caleçon, de rester nu en fait. Lorsqu'il me dit cela je fus gêné.

Jamais de ma vie je n'étais allé en prison, je ne savais pas à quoi cela pouvait ressembler. Je crus alors que l'on m'enfermait dans une cave, que personne n'entendrait plus jamais parler de moi et que j'allais y périr.

Mais le gardien me dit de me pencher et de lever les bras afin de voir si je n'avais pas quelque chose sous les aisselles ou entre les jambes. Comme il fouillait mes affaires il me prit mon couteau et encore quelques petits trucs comme la plume de mon stylo et un crayon. Il me dit ensuite de me rhabiller. Lorsqu'il me dit cela je revins à moi tout de suite, cela voulait dire que je n'irai pas au trou. Ce fut bien ce que je pensais. Le gardien m'emmena au premier étage et me fit entrer dans une chambre avec quatre lits.

Des draps blancs et une couverture blanche en laine étaient posés sur le lit. Je me sentis soulagé lorsque je vis l'ordre qui régnait dans la chambre, pour le reste on verrait plus tard.

Comme j'étais fatiguée car j'avais passé quasiment toute la nuit avec mes amis à Peste je me mis tout de suite au lit et m'endormis quelques minutes plus tard. Vers seize heures la porte s'ouvrit et un autre surveillant me demanda sévèrement comment j'avais pu osé me mettre au lit en plein milieu de la journée. Nous avons l'autorisation de nous coucher à partir de vingt heure seulement. Je m'excusa et dis : « Je vous en prie, c'est la première fois que je vais en prison, je ne connais pas les règles, excusez-moi je vous en prie ». « Dépêches –toi de te laver tu dois te rendre à ton audition au Tribunal de la Division » me répondit-il. Je me lava et partis avec lui vers le tribunal. Les tribunaux militaires, de brigades et de divisions étaient dans le même bâtiment, dans la rue qui se situait en face de la prison.

J'attendais devant la porte avec mon gardien. Ce dernier nous avait annoncé. Quelqu'un allait sûrement nous appeler. C'est ce qui arriva quelques minutes plus tard. Nous fûmes appelés dans le bureau et là commença l'interrogatoire. Un capitaine était juge d'instruction et je sus qu'il s'appelait Dr. Mik. Ils relevèrent d'abord les informations générales, qui j'étais, ce que je faisais, d'où j'étais etc. Lorsque ce fut terminé l'interrogatoire débuta réellement.

Le juge d'instruction lu la plainte et un Oblajtnant traduisit : « Notre Consul de Nis a déposé plainte contre vous car d'après lui lorsque vous vous êtes rendu à Vranska Banja vous vous êtes entretenu avec le Roi Pierre. » Il me demanda ce que j'avais à répondre à cela. Je leur dis que

je m'étais effectivement rendu à Vranska Banja, que j'avais entendu dire que le Roi y était mais que je ne m'étais pas entretenu avec lui car je n'avais rien à faire avec un roi. J'étais un petit commerçant de la province de Bosnie et je ne savais vraiment pas quelle conversation j'aurai pu avoir avec un roi.

-« Vous dites que vous n'y êtes pas allé mais votre ami qui était avec vous à Vranska Banja certifie que vous l'avez rencontré ensemble.

-Je vous assure que moi même et mon ami, qui s'appelait Zarko Kostic, ne l'avons pas rencontré. Nous savions juste que le roi se levait chaque matin à quatre heures et qu'il se rendait on ne sait où et ce jusqu'à tard le soir. Je ne savais pas où il allait et cela ne m'intéressait pas. Je vous serai gré de faire venir notre Consul de Nis pour nous entretenir et si il prouve que j'étais effectivement avec le roi, j'accepterai de me faire exécuter immédiatement. »

Il posèrent encore quelques questions sans importance, je répondis à chacune d'elle comme je le pouvais. Une minute plus tard on fit apporter ma valise et le juge d'instruction ordonna au greffier de l'ouvrir pour voir ce qu'elle contenait. Le greffier ouvrit alors la valise et commença à balancer rapidement mes affaires une par une. Le juge lui demanda immédiatement de ne pas jeter mes affaires mais de fouiller doucement. Le greffier enleva alors les affaires de la valise, mais avec une lenteur exagérée.

Quand le juge ordonna au greffier de prendre son temps pour fouiller je commença à m'inquiéter réellement. Je me dis qu'ils avaient sûrement placé une bombe dans ma valise et je me demandais comment j'arriverai à expliquer sa présence. Par chance mon calvaire ne dura pas longtemps.

Le greffier retira les chemises, les caleçons et à la fin les mouchoirs qu'il secoua légèrement un à un. Deux minutes plus tard il dit : « Il n'y a plus rien dans la valise. » Je souffla tellement fort que le juge et le traducteur ressentirent mon soulagement. Tout de suite après le juge déclara qu'il n'y avait rien de suspect et le dicta au greffier qui me donna par la suite une feuille à signer. C'est comme ça que se déroula mon premier interrogatoire.

Mon gardien fut appeler et me raccompagna à la prison. Un fois dans la chambre je n'osa pas me coucher. Je marchais ou restais assis à une petite table qui servait à prendre les repas, c'est du moins ce que je croyais. Dans chaque chambre il y avait un seau pour faire ses besoins. Si il y avait de la poussière dans la chambre on nous donnait un chiffon pour la nettoyer. Le matin le réveil était à six heures.

Quand j'entra dans le cachot je remarqua immédiatement que cet endroit de part sa propreté et son aspect n'avait rien à voir avec la chambre dans

laquelle j'avais été placé au départ. C'était incroyablement sale, j'en avais mal au cœur. Je réalisais alors qu'à mon arrivée ils n'avaient pas dû avoir de cachot vide pour moi et qu'ils m'avaient placé provisoirement dans la grande chambre. Après avoir passé quelques mois dans cette prison j'arrivai à la conclusion que chaque individu privé de sa liberté devait rester au cachot tant que n'avait pas eu lieu l'interrogatoire.

J'étais inquiet de mon avenir et je me demandais combien de temps j'allais devoir rester au cachot.

Voilà sept jours que je suis enfermé ici, je ne mange rien, je bois juste un peu de ce café « militaire ». Ainsi lorsque je sortis du cachot pour travailler un certain temps en cuisine, j'eus l'occasion de me peser et de remarquer que j'avais perdu douze kilo et demi.

Le dixième jour je fus appelé de nouveau pour une audition. Cette dernière avait lieu avec le même juge d'instruction. Cette audition fut plus difficile car le juge changea sa façon de mener l'interrogatoire. Cette fois-ci il ne fit même pas allusion à Vranjska Banja mais m'accusa de l'acheminement des bombes vers Zvornik. En tant que Secrétaire du Srpski Soko je devais savoir quelque chose au sujet de l'attentat.

Je dis alors au juge d'instruction :

-« je m'excuse mais d'après mes souvenirs la plainte qui avait été déposée contre moi concernait une visite que j'aurai rendu au roi Pierre à Vranjska Banja.

- Répondez aux questions que l'on vous pose, nous reviendrons sur votre visite à Vranjska Banja plus tard. »

Je n'avais pas d'autre choix que de répondre aux questions que l'on me posait. Le jour de l'attentat je me trouvais à Salonique, sur la route d'Athènes et Carograd. Je considérais que je ne pouvais pas répondre de quelque chose qui m'était complètement inconnue.

« Je constate que dix jours avant l'attentat vous avez quitté Zvornik et que dix jours après l'attentat vous y êtes revenu. Nous avons tous les renseignements concernant l'attentat ,vos déplacements avant et après ce dernier. Vous et vos amis avez élaboré ce plan bien avant qu'ait lieu l'attentat, vous devez forcément en savoir quelque chose. Nous avons reçu l'ordre de vous transférer à Sarajevo sous escorte, où vous serez jugé avec vos amis qui ont participé à l'attentat. Nous attendons de vous que vous avouiez ce que vous savez sûrement et non pas ce que vous ne savez pas. Dans le cas où vous n'avoueriez pas, nous vous transférerons à SARAJEVO et la lumière sera faite en votre présence. Pour la dernière fois je vous conseille de nous dire ce que vous savez, vous ne ferez qu'améliorer votre situation. »

Je dis à nouveau que je ne savais rien au sujet de l'attentat et que donc je n'avais rien à dire.

« Nous constatons que vous n'en faites qu'à votre tête et que vous ne voulez rien avouer. »

Le lendemain ils me convoquèrent à nouveau. On m'habilla en civil et me photographia quatre fois. Une heure après on me m'appela à nouveau. On me confia à quatre militaires, un sous officier et trois simples soldats. Ils m'accompagnèrent à la gare et nous prîmes le train pour Sarajevo. Une fois à Sarajevo on ne me laissa même pas le temps de me reposer, on m'emmena directement au Palais de justice pour subir un interrogatoire. On me fit entrer dans une grande pièce. On me fit asseoir sur une chaise. Quelques minutes plus tard les suspects de l'attentat entrèrent un à un. On demanda aux dix principaux : « reconnaissez-vous votre ami ? » Chacun d'entre eux répondit qu'il ne me connaissait pas. Lorsque ce fut terminé on fit venir trois autres personnes. A priori ces trois là n'avaient rien à voir avec l'attentat, ils menaient l'instruction.

Après une heure d'attente les mêmes qui m'avaient accompagné de Budapest à Sarajevo m'emmenèrent directement à la gare pour prendre le premier train à destination de Peste. Je pria le sous officier d'être gentil et de me laisser entrer dans le restaurant de la gare pour y manger quelque chose et boire une bière. Il accepta sans objection et m'emmena déjeuner. C'est comme ça que je fis l'aller retour entre Peste et Sarajevo.

Le lendemain on me transféra dans une chambre collective. Le temps était venu que je me repose car mon transfert du cachot signifiait que mon interrogatoire était terminé. J'allais devoir attendre soit le jugement ou la liberté, il n'y avait pas de troisième solution. Pendant notre temps libre c'est à dire entre 8 heures et 12 heures et entre 16 heures et 18 heures on travaillait pour une entreprise qui fabriquait des sacs en papier à PESTE. Le chef d'atelier était un gardien, un Feldbebl, un homme très gentil. C'était un homme avec qui l'on pouvait parler et à qui on pouvait demander quelques services. Je demanda alors si ils avaient besoin de quelqu'un pour un travail de bureau, je dis que je connaissais tous les travaux de bureau et que si une occasion se présentait cela pourrait m'aider.

Quelques jours plus tard un gardien entra et demanda si il y avait quelqu'un parmi nous qui connaissait l'allemand. Nous étions environ cinquante à soixante hongrois dans la salle, une centaine d'allemands et seulement quelques serbes. Comme personne ne répondait, je me fis connaître car j'avais appris l'alphabet allemand. Je ne pensais pas que ça me servirait un jour et voilà que j'en avais besoin. Celui qui avait fait l'annonce ne dit pas un mot, il partit. Mais dix minutes plus tard il revint, m'appela à la porte et me demanda de le suivre. Ce que je fis. Il m'escorta jusqu'à une petite pièce isolée et me donna une liste composée

d'environ vingt pages de papiers de bureau. Il m'expliqua qu'il fallait recopier tout cela sans faute : « voilà du papier et un stylo et au travail ! ».

Avant qu'il ne sorte je le pria de m'apporter cinq ou six plumes en acier numéro 0 car je ne pouvais pas écrire avec une plume en aluminium mou. Il sortit et quelques minutes plus tard revint avec ce que je lui avait demandé. Il me dit de m'asseoir et d'écrire pendant que lui me regarderait faire. Je commença alors à écrire de la meilleure façon possible. Je savais vraiment bien écrire l'allemand même mieux que le cyrillique. Il regarda un certain temps et partit sans dire un mot, je pense qu'il ne savait pas lire. Il venait donc de temps en temps regardait et partait. Ce fut ainsi durant deux jours. Le troisième jour, lorsqu'il vint j'avais déjà terminé le travail. Il le prit et l'emmena toujours sans rien dire. Dix minutes plus tard il vint me chercher dans la pièce où je travaillais et me demanda de l'accompagner chez le directeur de la prison. Je le suivis mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi le directeur m'avait convoqué. Le directeur de la prison, un commandant, était un homme un peu âgé. Lorsque j'entra dans son bureau et le salua selon les conventions militaires il dit : « c'est le soldat qui a écrit la note. » Il me regarda, m'observa de la tête aux pieds et me dit de m'approcher un peu et de parler plus fort. Il semble qu'il était un peu dur d'oreilles. Je m'approcha alors et me mis au garde à vous. Il congédia le sous-officier qui m'avait accompagné et me demanda : « d'où venez-vous ? » Je lui dis alors que j'étais un bosniaque de la ville de Zvornik. Zvornik se situe au bord de la Drina, très près de la frontière avec la Serbie, pas très loin de Tuzla qui avait un Kreiskommandant. Si je lui avait parlé de l'Afrique il n'aurait pas semblé aussi étonné.

A la fin il me dit qu'il était officier mais qu'il ne savait pas très bien écrire l'allemand. Après encore quelques questions et notamment où est ce que j'avais appris à écrire l'allemand, question à laquelle je répondis que comme j'étais issu d'une famille de commerçants aisés et que étant enfant j'avais une gouvernante qui m'avait appris l'allemand. Avant de me laisser partir il me demanda si je voulais bien travailler pour lui, évidemment je répondis que ce serait avec un grand plaisir Et imaginez quelle fut la prière tâche qu'il me confia...

Monsieur le commandant avait deux sœurs, toutes les deux vieilles filles. L'une s'appelait Ana et l'autre Teresa. Ana avait quarante huit ans et Teresa quarante trois. La major me confia la tâche de faire la liste des articles composant leur dote. Je pense que ça se disait Ausschtafirung en allemand, je n'en étais pas tout à fait sûr car je commençais déjà à oublier certains mots en allemand. Les dotes des deux sœurs se trouvaient dans de grands paniers en bois blanc. Je devais maintenant rédiger la liste de la composition de chaque panier sur du papier d'une grande qualité. Chaque liste devait être collée sur le couvercle du panier mais de l'intérieur afin qu'en ouvrant ce dernier on sache immédiatement ce qu'il contenait.

Pendant que j'accomplissais mon travail je riais en moi même et pensa que si il n'y avait pas eu la première guerre mondiale et si je n'avais pas été emprisonné je n'aurais jamais su qu'il y avait pareils imbéciles parmi les allemands. Il est vrai je le reconnais le major était un peu « timbré » à sa manière mais c'était néanmoins un homme honnête. A chaque occasion, lorsque je travaillais pour lui je profitais de sa gentillesse.

Je demandais toujours si l'officier de garde pouvait m'acheter en ville (évidemment pour mon argent) des saucissons, du fromage ou autre chose à manger. Il me l'accorda et ordonna à ses officiers qu'on me rende ce service, chaque fois que je le voudrais, sans même lui en demander l'autorisation.

Chaque fois que je travaillais pour lui il me donnait quelques cigarettes. Fumer ce genre de cigarette relevait d'un grand moment de plaisir. En effet il ne voulait pas qu'on travaille gratuitement pour lui. Comme je l'ai déjà dit précédemment j'avais maintenant un emploi stable dans les bureaux de la prison et ma tâche principale consistait en l'approvisionnement pour tous les prisonniers de toutes sortes de denrées alimentaires. L'après midi je recevais la liste du nombre de repas et le matin à six heures le sous officier de garde allait au magasin et apportait tout ce qu'il fallait. Moi j'avais sur un bout de carton le menu pour toute la semaine. Je comptabilisais ce qui revenait à chaque prisonnier et le remettais tous les matins à l'officier de garde.

Avec l'accord du commandant, si j'avais besoin de quelque chose je priais le gardien principal de me donner de l'argent que je donnais moi même au sous officier de garde. C'était donc l'essentiel de mon travail, mais il y avait toujours quelque chose de plus à faire.

Il y avait dans la prisons trois officiers Serbes accusés pour les mêmes raisons que moi. Après un certain temps je pris contact avec eux et quand je n'avais pas de cigarettes ils m'en donnaient.

La première chose que je fis en arrivant dans la chambre collective fut de faire connaissance avec les membres de cette dernière. La chambre comportait huit lits mais elle n'avait jamais été pleine. Au plus il y avait cinq, six « collègues » pour ainsi dire.

Parmi ces derniers il y avait trois serbes et nous fîmes tout de suite bande à part. Nous chuchotions quand cela était nécessaire mais Dieu soit loué les autres étaient hongrois et ne comprenaient pas le serbe. Cependant nous étions toujours sur nos gardes et faisons attention à ce que nous disions. Nous nous réunissions tous les matins et après-midi pendant environ une demie heure dans la cours. La promenade se faisait par groupe, ainsi nous pouvions parler de tout.

Dans notre chambre il y avait deux voyous qui avaient déjà été enfermés plusieurs fois dans cette prison, et si nous ne savions pas quelque chose nous leur demandions conseil.

Quelques fois nous avions des cigarettes mais pas d'allumettes, les allumettes étaient les plus difficiles à obtenir. Mais les anciens prisonniers avaient apporté solution à ce problème. On chercha donc la façon de remplacer les allumettes et on a vite trouvé.

Nous avions en premier lieu besoin de fil, d'un bouton de pantalon militaire en acier, d'une boîte de cire pour chaussures vide, d'un silex et d'un peu d'habileté.

Nous pouvions tout trouver. Les boutons nous en avions sur nos pantalons, du fil j'en avais dans mon bureau, le silex nous en trouverions à l'occasion de nos promenades dans la cour, la boîte de crème je la trouverai moi même dans la cuisine ou dans la maisonnette du garde, le bout de torchon dans la cuisine et tout serait prêt à fonctionner dans deux jours.

Le torchon devait être bien sec. La boîte nous servirait à ranger le torchon. Le fil devait d'enrouler autour du bouton comme un genre de toupie qui pouvait se tendre et se détendre. En tirant sur le fil le contact du bouton avec le silex donnait des étincelles qui allumaient le torchon se situant dans la boîte.

Les hongrois nous avaient tout expliquer quant à la technique à utiliser et tous autant que nous étions avions passé l'examen d' "allumage de cigarette " sans allumette et sans trop d'effort.

L'autre hongrois, le vieux prisonnier, nous raconta qu'il s'était échappé deux fois à l'aide d'une lime mais maintenant il était difficile de s'en procurer à cause de la surveillance devenue plus stricte.

Maintenant je pouvais me vanter et montrer mon invention aux officiers serbes. Je leur allumais leurs cigarettes et en retour de mon savoir-faire ils me donnaient une cigarette. Hormis les serbes d'autres personnes venaient admirer mon invention.

Il y avait un médecin, le docteur Bijak, un juif de Subotica. C'était un médecin militaire emprisonné à cause des pots de vin qu'il avait perçu. Il me surnomma la « HOCHPOLITIKER », et c'est comme cela que tous les officiers (prisonniers) m'appelèrent, sauf les serbes. Les chambres de ces officiers étaient ouvertes toute la journée, ils pouvaient donc circuler librement. Ils recevaient les journaux et nous savions donc exactement ce qui se passait au front.

Un jour ils amenèrent un « Frajviliger » (Freiwilliger = volontaire en allemand) de Subotica, un serbe nommé Dr Aleksandar Petrovic, un diplômé en droit. J'entra tout de suite en contact avec lui et lui demanda qui il était et d'où il venait. Je lui promis qu'en l'espace de huit jours je le ferai transféré dans notre chambre. Il ne m'en croyait pas capable mais je réussis grâce à mes relations. Dix jours plus tard il était déjà dans notre chambre. Il était accusé d'avoir soudoyé le médecin afin que ce dernier le déclare inapte au service.

Après la libération, son père devint un grand « Zupan » (mot qui n'existe plus aujourd'hui mais qui correspond à une fonction importante au sein de l'administration, cela peut correspondre au Maire ou au Député ?) à Subotica, il était lui même avocat de formation. Ce jeune docteur en droit était si effrayé qu'il était difficile de lui changer les idées. Quelques jours plus tard il me demanda : « S'il vous plait Kosta, est-il possible que vous fassiez passer une lettre ? » Je lui dis que je ne pouvais rien promettre mais que pour un homme bon et un bon serbe je croyais pouvoir le faire. Il me raconta alors qu'il avait un ami de la faculté de droit à Budapest dont le père était ministre de l'armée Hongroise et que si je réussissais à faire passer cette lettre, cet ami réussirait certainement à convaincre son père qu'on le libère jusqu'au procès.

J'avais promis d'essayer de trouver un moyen de faire partir cette lettre. Je lui dis alors de me la préparer. Entre temps nous la cacherions dans un endroit sûr afin que personne ne la trouve en cas de contrôle ou fouille. Il écrivit la lettre et me montra son contenu. Elle ne me plaisait pas car elle était trop détaillée. Je lui dis alors de la réécrire plus brièvement et plus clairement.

Il me fallait quelques jours pour réfléchir à la manière dont j'allais la glisser dans la boîte aux lettres à l'extérieur de la prison.

Tout ce à quoi j'avais pensé n'était pas sûr à 100 pourcent. La garde changeait tous les jours vers treize, quatorze heures. La surveillance était effectuée par trente deux « Regiment » pestois et trois bosniaques. J'en vins donc à la conclusion que le meilleur moment était à l'heure de la pause déjeuner car il n'y avait personne dans le bureau durant une heure à ce moment là. Je le ferai donc quand la surveillance serait la moins vigilante.

J'observa encore quelques jours ce qui se passait et continuais à réfléchir au meilleur moment pour le faire. Je décida de ce que j'allais faire et prépara le terrain.

Je resta plus tard au bureau pendant quelques jours feignant de devoir terminer un travail. C'est ainsi que je commença la conversation avec le gardien. J'avais choisi les moments où c'étaient les bosniaques qui surveillaient. Je fis un essai avec l'un des gardiens. En effet je le testa

pour voir si il était prêt à m'aider. Je lui demanda donc si cela ne le dérangeait pas trop de m'acheter dix cigarettes. Il me le promit sur le champ, sans contestation et me dit que ce serait avec plaisir qu'il me les apporterait. Il me les apporta donc et me dit que chaque fois que j'aurai besoin de quelque chose il me l'achèterait et me l'apporterait. Comme vous le voyez le contact avait bien été établi, nous verrions bien comment cela évoluerait.

Ces jours-ci je sortais et entrais très souvent du bureau car la chambre des gardiens se situait juste en face de mon bureau. Je devais choisir le moment opportun, quand tout serait calme. A priori le jour le plus tranquille semblait être le mercredi. J'avais pris ma décision, que la volonté de Dieu soit faites.

Je remarqua aussi que les soldats qui étaient de garde ne savaient pas que j'étais un prisonnier car je circulais librement. J'avais mis tous mes espoirs en cette croyance. Je décida au dernier moment lorsque tout était calme d'apporter la lettre dans le bureau et de la mettre dans mon cahier. J'appela le gardien Hasib et le pria d'aller m'acheter dix cigarettes. Lorsqu'il arriva à la porte je le rappela en lui disant : « S'il te plait emporte cette lettre avec toi et poste la, j'avais complètement oublié que je devais l'envoyer. » Sans mot dire il prit l'argent et le cahier. « Il y a une boîte aux lettres tout de suite à la sortie, mets-y la lettre et ramène moi le cahier. »

Seul moi pouvait savoir ce que je ressentis à ce moment là. Je pria Dieu qu' Hasib réussisse. Toute cela ne dura même pas trois minutes mais pour moi ça paraissait interminable. Si j'échouais je perdais mon travail au bureau. A côté de cela je ne savais pas quelle punition pouvait m'attendre. J'étais déjà en prison rien de pire ne pouvait m'arriver. Je croyais en ma chance mais dans le cas contraire j'étais prêt. Avant d'envoyer la lettre j'avais demandé au docteur Petrovic et aux deux autres soldats serbes qui étaient avec moi dans la chambre, de prier le Seigneur que l'opération réussisse. Ils me le promirent, et je les crois, qu'ils feraient ça pour moi. L'attente du retour de Hasan avec mon cahier était le moment le plus difficile que j'avais vécu jusqu'ici. Mais l'espoir que tout allait bien se passer était plus fort.

A ce moment précis la porte s'ouvrit, Hasan entra et me donna les cigarettes et le cahier. « Et bien Hasan, je vais maintenant te récompenser, fumons une cigarette. » Il me répondit « merci mais je ne fume pas. » Il se leva donc et partit. Je le remercia mais j'avais l'impression que durant ces quelques minutes j'avais arrêté de respirer. Je me leva pour aller dire au docteur Petrovic et à mes deux amis que la lettre était partie, mais j'avais les jambes coupées. Une minute entière s'était écoulée avant que je ne revienne à moi.

J'annonça la bonne nouvelle aux autres avec le sentiment que j'avais pour la première fois dans ma vie accompli une tâche noble.

Trois jours s'écoulèrent mais j'étais toujours aussi nerveux. J'attendais de savoir si l'ami du Docteur Petrovic à l'aide de son père, pourrait et réussirait à faire quelque chose. Le cinquième jour exactement, le lundi d'après, une lettre officielle provenant du Tribunal militaire arriva. Elle demandait à ce que le Docteur Aleksandar Petrovic soit libéré jusqu'à son procès. Je rejoignis immédiatement la chambre pour annoncer la nouvelle de sa libération et ce dès le lendemain. Il se réjouissait énormément et dit « je ne pas y croire. » Sa joie serait encore plus grande quand il sortirait.

Nous empruntâmes le couloir en direction de la prison des officiers. Le vieux s'arrêta un moment devant la porte de la chambre de l'Amiral pour tousser. Il frappa à la porte et entra. Dès son entrée il salua l'Amiral. Ce dernier était assis à sa table, il tournait le dos au commandant, et ne se retourna pas pour voir qui était entré. Le commandant lui expliqua la raison de sa visite mais l'Amiral ne se retourna toujours pas pour le regarder. Le commandant s'adressa alors à moi et me dit de lui donner le classeur que j'avais dans les mains, ce que je fis. Il se mit devant l'Amiral, ouvrit le classeur et lui donna une « attestation écrite ». L'amiral signa et conserva cet acte de sorte qu'il ne dit pas un seul mot au Commandant.

Il me rendis le classeur pour que je le rapporte, salua l'Amiral selon les conventions militaires et sortit du bureau, ou plutôt de la chambre. Je le suivis. J'accompagnai le Commandant jusqu'à son bureau, le salua et rejoignis mon bureau pour y continuer mon travail.

Les jours passèrent sans nouvelles intéressantes ni changements. Je sortais de temps en temps, quand mes « clients » ne venaient pas allumer leur cigarette, pour discuter brièvement et apprendre les dernières nouvelles. J'apprenais toujours quelque chose concernant la guerre en Serbie et c'est ce qui m'intéressait le plus. Dès que j'apprenais quelque chose d'intéressant je fonçais le raconter à mes serbes dans la chambre. A cette occasion je recevais quelques cigarettes car quand je revenais dans ma chambre les miens me demandaient toujours immédiatement si j'avais des cigarettes. Je les répartissais entre les fumeurs et c'était là notre plus grande joie.

Ces derniers temps je pensais uniquement à une chose, quand me laisserait-on sortir de prison ? Des journées longues comme des années qui semblaient donc interminables. Il n'y avait aucune nouvelle tout était monotone et habituel. De jour en jour tout était de plus en plus ennuyeux. Ces jours ci deux de mes amis avaient été relâchés alors j'espérais que mon tour viendrait. Il y avait maintenant deux nouveaux soldats serbes avec moi dans la chambre et les trois autres étaient hongrois.

Quinze jours plus tôt quelques soldats serbes avaient été amenés encore, mais ils étaient dans une autre chambre. Ils étaient accusés d'avoir crié « Vive Princip » dans un café.

J'entra en contact avec eux et m'intéressa à la situation, de quoi avait l'air une dénonciation classique. « Ce n'est rien, tu ne risques pas ta vie, mais c'est essentiel pour sauver ta tête. »

Nos promenades dans la cour, duraient une demie heure chaque matin et chaque après midi. Nous marchions les uns derrière les autres, et tournions en rond. Dès qu'il y avait un nouveau, à la première sortie dans la cour je me faufilais par la grille pour discuter et j'apprenais tout de suite qui c'était et pourquoi il était en prison. Je le conseillais car j'avais une expérience de quatre mois. Aux courageux je disais de ne rien avouer : « même si tu es coupable, ne dénonce pas, à aucun prix ».

Des bruits circulaient dans la prison que beaucoup de soldats coupable de délits mineurs seraient relâchés pour le nouvel an. Ainsi beaucoup d'entre nous se réjouissaient d'être libérés, si on pouvait appeler ça la liberté.

Même si on était relâché les soucis ne faisaient que continuer, comment faire pour ne pas partir sur le front ?

Encore lorsqu'on était en prison notre vie était sauve, on ne savait pas ce qui était le pire la prison sans liberté ou la liberté avec un risque d'y perdre la vie.

Pauvre de ma liberté où ce sont les autres qui dirigent ma vie. En plus celui qui la dirigeait était celui que je détestais le plus. Quand je pensais à cette liberté ça me donnait immédiatement mal au ventre.

Que ce soit l'un ou l'autre je me battrais du mieux que je peux pour rentrer chez moi en vie et en bonne santé, je gardais toujours ça à l'esprit.

Ces jours ci un nombre considérable de soldats avaient été libérés. Evidemment les soldats périssaient au front et il fallait combler les « vides ». Si quelqu'un venait à me demander ce que je souhaiterais le plus ce serait difficile de répondre. Je ne pourrai pas donner une réponse positive.

Comme Noël approchait, j'écrivis à papa et maman pour leur demander si ils pouvaient m'envoyer un paquet afin que je me régale pour Noël. Les miens étaient évidemment inquiets pour moi. Je leur écrivis que j'allais bien, je n'avais pas trop maigri, j'avais juste perdu seize kilos. J'avais perdu ces kilos en sept jours et ce les premiers jours que j'avais passé dans le cachot. Mais depuis ma sortie du cachot j'avais réussi à stabiliser mon poids, ni plus ni moins de kilogrammes. L'essentiel était que je sois en bonne santé, un peu moins de graisse ne me faisait pas de mal. J'avais

un médecin avec moi dans la chambre, je l'avais consulté et j'avais discuté avec lui de ces kilos que j'avais perdu. Il me dit : « Ne t'inquiète pas tu peux encore perdre quelques kilos, il ne t'arrivera rien, il te restera suffisamment de kilos pour rester dans les normes. »

ILLUSTRATIONS

Lettre de Danilo DIMOVIC du 11 Septembre 1916, Avocat de la Famille JOVICIC, dans le procès des conjurés de Sarajevo.

Acte d'accusation de l'empire Austro - Hongrois à l'encontre de Kosta JOVICIC et de 35 autres prévenus en date du

Jugement en date du

Ultimatum du adressé par la l'Autriche- Hongrie à la Serbie

REFERENCES

SARAJEVO, 1914 par Vladimir DEDIJER, Prosveta, Belgrade, 1966

Annexiona Crisa, 1976, par Kosta JOVICIC, Belgrade, 1976

AVEC L'ARMEE SERBE, De l'ultimatum Autrichien à l'invasion de la Serbie, par Henry BARBY, Correspondant de guerre du *Journal*, Paris, ALBIN MICHEL

BOSNIA AND HERZEGOVINA FROM THE MIDDLE AGES TO THE PRESENT TIME, Historical Institute, Belgrade, 1995

The Yugoslav Auschwitz and the Vatican par Vladimir Dedijer, Prometheus books, New York, 1992

Traité signé à Berlin le 13 Juillet 1878, entre la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Grande Bretagne, l'Italie, la Russie et la Turquie

Documents diplomatiques, 1914, la guerre Européenne, pièces relatives aux négociations qui ont précédé les déclarations de guerre de l'Allemagne à la Russie (1^{er} Août 1914) et la France (3 Août 1914), déclaration du 4 Septembre 1914. Paris, Librairie Hachette et Cie , 1915.

Traité Général de paix et d'amitié conclu à Paris, le 30 Mars 1956, entre la France, l'Autriche, la Grande Bretagne, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Turquie.

Traité signé à Londres, le 13 Mars 1871 entre la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Grande Bretagne, l'Italie, la Russie et la Turquie, pour réviser les stipulations du Traité de Paris du 30 Mars 1856, sur la navigation de la Mer Noire et du Danube.